

## Petite revue de philosophie

### Autour de James Hillman

Brigitte Purkhardt

---

Volume 9, numéro 2, printemps 1988

Autour de James Hillman

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103197ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103197ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Purkhardt, B. (1988). Autour de James Hillman. *Petite revue de philosophie*, 9(2), III-VII. <https://doi.org/10.7202/1103197ar>

## Autour de James Hillman

...there is a backward look, a terror of the back ward in us each which appears in the chronic disorders of our human natures that bespeak the eternal return, the *ricorso*, of primordial conditions.

James Hillman<sup>1</sup>

Du 11 au 15 mai 1987, se tenait à l'Université du Québec à Montréal le colloque *Imaginaire culturel et Communication* avec James Hillman invité pour la circonstance par Ginette Paris du Département des Communications.

Dès la première journée, le professeur Hillman trace l'orientation des rencontres de la semaine. En invoquant un retour nécessaire à la Grèce antique, il soulève immédiatement les limites et les possibles de notre périple terrestre, cette traversée du monde combien «plus difficile à découvrir que la traversée de l'«Au-delà» selon l'aveu de Wallace Stevens.

Nous vivons sous le carcan d'une civilisation dualiste qui ignore la conjugaison des pouvoirs et en réduit les diversités à la plus lamentable *unité*, de remarquer Hillman. Unité ne résultant même pas de la synthèse des forces oppositionnelles mais s'imposant de par la victoire de l'une d'elles sur les autres. Ainsi le Dieu d'Abraham a-t-il détrôné les dieux d'Homère. Ainsi la loi de la raison a-t-elle étouffé les voix de l'âme.

1. «On Culture and Chronic Disorder» in *Stirrings of Culture*, Dallas Institute, 1986, p. 15.

Tournons-nous donc vers la Grèce et son panthéon pour retrouver les structures multiples de notre conscience. Interrogeons les mythes, ces porte-parole de notre *âme*.

Ici, James Hillman apporte une précision qui mérite d'être relevée : ne considérons surtout pas l'âme comme une *entité* mais plutôt comme une *perspective*. Celle-là même que le concile de Byzance a évacuée de la vision tripartite de l'être, il y a plus de mille ans, au profit de la dichotomie corps/esprit. La haine occidentale pour l'image a pris racine dans ce dualisme. Il faudra attendre C. G. Jung pour «desserrer les doigts morts à Byzance, en restaurant l'âme comme expérience première et comme champ de travail, et en nous montrant comment réaliser son Être — particulièrement dans *le support que nous donnent les images*<sup>2</sup>».

Il ne serait sans doute pas excessif d'affirmer que l'*image* a insufflé sa dynamique aux diverses interventions du colloque. L'image en tant qu'interprète de la psyché, témoin de la conscience, instrument de l'esprit, vision du monde, nerf de la culture, souffle de la divinité, complice enfin de toute communication, source et cible de toute connaissance... Une des images «fortes» du colloque «cimente» d'ailleurs les articles ici réunis : il s'agit de l'image de l'*arrière-salle* dont se sert James Hillman pour explorer les nombreux aspects de la *culture* et du *désordre*. Ce sujet a fait l'objet d'une communication, le 12 mai. Nous en publions la version française dans le présent numéro, intitulée «La culture et la chronicité du désordre».

2. James Hillman, *Le Polythéisme de l'Âme*, Paris, Mercure de France, 1982, p. 131.

Dans sa plus large dimension, l'arrière-salle évoque tous les espaces, extérieurs aussi bien qu'intérieurs — sociaux, culturels, individuels — où la «Loi» refoule ses éléments marginaux. Et, si l'arrière-salle est d'abord une image, il y a, en outre, les *images de l'arrière-salle*. Voilà qui amorce l'explication de la rubrique chapeautant ce recueil puisque chacun de ses textes jette un œil singulier sur quelque «lieu» inquiétant, suspect, ambivalent, controversé, caché, renié, décrié, et, par le fait même, séduisant, intrigant, attirant. «Défendu» en somme, dans les deux sens du terme, comme les images qu'ils révèlent et qui les révèlent en retour.

Précisons cependant que tous les auteurs ici réunis ne se réclament pas nécessairement ni de la psychologie archétypale ni de son fondateur. Quelques-uns (Paris, Lasnier, Drainville) s'en inspirent, il est vrai. Pour les autres, nous les avons «gref-fés» sur le noyau Hillman de par l'effet d'un simple et curieux concours de «synchronicité».

Louis Lasnier déserte notre ère — dont l'esprit «ressemble à un alchimiste qui voudrait transformer l'or en plomb et qui y réussit» — pour nous entraîner vers l'aire psycho-esthétique de l'alchimie hillmanienne et son arrière-boutique où brille la parole d'argent. Gilles Drainville sonde un matériau relégué à l'arrière-plan social, le folklore québécois, dont il interroge une des principales figures, celle du diable. Jean-Paul Daoust capte dans l'arrière-fond des glaces le reflet qui a tué Narcisse et engendré Dracula. Avec Hélène Marchand, nous pénétrons dans l'arrière-pays de la réalité : la fiction et sa constellation de mondes imaginaires gravitant autour du monde réel. Quant à Marc Maillé, il interpelle Joséphin Péladan, un des gracieux fleurons de l'arrière-ban de la Rose-croix

catholique, en détarrant le système idéologématique d'un roman oublié *Les Amants de Pise*, intimement lié au chiasme du visible et de l'invisible. Pour sa part, Hermine de Peyrac nous convie dans l'arrière-chœur de la mystique tantrique qui initie au culte de la Femme éternelle et de l'Infini, de concert avec «les forces érotiques et exotiques de Vie et de Mort». Enfin, Georges-André Tessier fouille l'arrière-corps de l'establishment scientifique, la psychanalyse — toujours dans la marginalité en tant que science —, et rend justice à l'intégrité de Freud qui a préféré renoncer à une certaine méthode au profit de son objet plutôt que de renoncer à son objet au profit d'une méthode certaine.

Comme il est loisible de le noter, les écrits de ce volume ont tous forcé la cloison de quelque «arrière-salle» grouillante d'images mentales, autant affectives qu'intellectuelles. C'est en raison de cette panoplie d'images que nous nous sommes regroupés *autour de James Hillman* qui n'a jamais cessé de les privilégier dans son discours. Images s'adressant aux sens et au sens et qui n'ont rien à voir avec la pollution de notre société qui — par l'image — impose des modèles, dicte des ordres, vend des produits. Sans distinction. Sans distanciation. Sans ce langage subtil, nuancé, indirect dont l'âme a besoin. «On meurt de plus en plus devant son téléviseur», tel que le constate Claude Gagnon. Dans les laboratoires, les animaux qu'on empêche de rêver meurent aussi.

Oui, l'âme a besoin d'imaginer. Vincent Van Gogh, cet habitué des arrière-salles, dont *Le couloir de l'asile* illustre ce numéro, l'avait bien pressenti. Devant les impératifs de son art, il avait intuitivement cerné la vocation «noble» de l'image : suggérer, transporter, libérer. Il souhaitait en somme que la peinture

devienne «plus musique» et «moins sculpture». Dès lors, il espérait tirer des sons de sa palette de couleurs. «Je voudrais peindre des hommes et des femmes avec ce je ne sais quoi d'éternel, dont autrefois le nimbe était le symbole», écrivait-il à son frère. Il travaillait à exprimer «la pensée d'un front par le rayonnement d'un ton clair sur un fond sombre». Et l'espérance «par quelqu'étoile». Et l'ardeur d'un être «par un rayonnement de soleil couchant». «Ce n'est certes pas là du trompe-l'œil réaliste», lancerait-il aux marchands d'artifices, «mais n'est-ce pas une chose réellement existante» que cette parole de l'image «consolante comme une musique<sup>3</sup>»?

Brigitte Purkhardt

3. *Lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo*, Paris, Grasset, 1949, p. 230.